

dans la constatation de l'évolution continue vers la droite de la politique italienne depuis deux ans. Celle-ci se prépare maintenant à passer à la dictature. Quelle conclusion Basso tire-t-il de tout cela ?

« Il faut refuser toutes les aventures, repousser toutes les provocations et exiger (!) que le combat se mène et se décide (!) sur le terrain de la démocratie et du suffrage universel... « La légalité nous tue », pourrait dire de Gasperi avec le vieux Odilon Barrot. Précisément pour cette raison, la démocratie est notre force. »

Peut-on s'imaginer aberration plus criminelle ? Ayant armé ses troupes jusqu'aux dents, commençant déjà à terroriser le prolétariat des villes et des campagnes, concentrant entre ses mains toutes les richesses du pays, la bourgeoisie se prépare, sans demander l'avis des héros maximalistes, à se débarrasser de la « légalité parlementaire » qui, à peine ressurgie, la gêne déjà. A cela, Basso ne riposte pas en appelant le prolétariat à la résistance armée. De l'analyse détaillée et pénible du caractère 100 % bourgeois de l'appareil étatique, il ne tire pas la conclusion que, pour son émancipation, le prolétariat doit détruire cet appareil et créer ses propres organes de pouvoir. De la constatation de l'exercice « égoïste » par la bourgeoisie de son droit de propriété, Basso ne conclut pas qu'il faut exproprier la bourgeoisie. Tout cela, voyez-vous, c'est de « l'aventurisme non mûr ». La véritable « maturité » politique consiste à s'asseoir solidement sur les feuilles fraîchement imprimées de la Constitution républicaine, à attendre avec la conscience tranquille l'arrivée d'une fournée de carabinieri et à « céder à la violence en protestant », comme le fit l'inénarrable Severing en Allemagne. Basso ignore-t-il peut-être que quand « la légalité » risque de tuer la bourgeoisie, la bourgeoisie, contrairement à Basso, préfère tuer d'abord la « légalité » ?

### L'ultra-opportunisme stalinien

Les ouvriers italiens n'ont pas pu parcourir, sous la dictature fasciste, l'expérience de tous les « tournants tactiques » du Komintern dégénéré. Le parti communiste leur apparut à la fois sous l'aurore révolutionnaire de 1922 et eut un prestige renouvelé grâce au rôle prépondérant qu'il sut jouer dans la Résistance. Aussi ne faut-il pas s'étonner de l'extraordinaire développement du parti communiste italien dès la « libération » d'une province, et de

Mais là où l'inconscience semble atteindre son point culminant, c'est quand Basso montre clairement qu'il n'ignore pas du tout cela, et qu'en écrivant son article il a constamment l'exemple de l'Allemagne et de l'Autriche devant les yeux. Il compare constamment la situation italienne avec celle de ce dernier pays, à la veille du coup d'Etat de Dolfuss et accuse « le manque de maturité » de la social-démocratie autrichienne de la catastrophe arrivée. Or, les Otto Bauer autrichiens répétèrent inlassablement ce même catéchisme politique cher à Basso dans lequel est enfermée, semble-t-il, toute la « maturité » politique du globe : « Ne vous laissez pas provoquer ! » Ce catéchisme a conduit le prolétariat autrichien à la plus sanglante des défaites et le prolétariat allemand à une catastrophe pire encore : l'effondrement sans combat. Il est temps, grand temps, que les ouvriers italiens avancés reviennent à une logique de classe aussi mûre que celle de la bourgeoisie, et qu'ils se débarrassent des stratèges de la défaite alors qu'il est encore temps (10).

(10) Nous ne traiterons pas ici de la tendance Saragat qui représente une tendance ultra-réformiste du genre « socialisme humanitaire » à la Blum. Les dirigeants centristes de la tendance « Iniziativa socialista » ont fait récemment un violent tournant à droite et sont maintenant partisans de la collaboration gouvernementale, du blocage des salaires et de la participation au plan Marshall. De ce fait la différenciation s'accroît entre ces dirigeants et la base radicale de la gauche du P. S. L. I.

Le dernier discours de Saragat à la Constituante démasqua définitivement « l'humanisme » de ce personnage. Ses accusations quant au caractère manœuvrier de la politique stalinienne sont fort fondées. Mais qu'en conclut-il ? Que le prolétariat doit s'affranchir de la tutelle stalinienne et mener lui-même à bien son émancipation ? Pas du tout ! Reprenant les fadaïses usées des staliniens eux-mêmes, Saragat conseille aux ouvriers de ne pas faire la grève, de produire d'abord, et de maintenir la paix sociale. Son « humanisme » n'est rien d'autre qu'une apologie vulgaire de l'exploitation et de la corruption capitalistes !

la subsistance dans ses rangs d'une conscience révolutionnaire peut-être confuse mais en tout cas beaucoup plus prononcée que dans n'importe quel autre parti stalinien de l'occident.

L'arrivée d'Ercoli-Togliatti en Italie et la reconnaissance par Moscou du gouvernement Badoglio marquèrent un brusque tournant dans la politique du P.C. d'Italie. Contre la volonté et souvent contre le mécontentement ouvert de milliers d'ouvriers révolution-

naires dans ses rangs — mécontentement qui s'exprima, par exemple, par une scission, surtout à Rome, donnant naissance au « Mouvement communiste d'Italie » disparu depuis lors — la direction stalinienne alla de capitulation en capitulation, acceptant d'abord une « trêve » dans la question de la monarchie, ensuite le désarmement des partisans, le blocage des salaires, le scandale de la hausse des prix et du rationnement de famine. Elle commença à se discréditer véritablement aux yeux des masses, par sa collaboration ministérielle quand de Gasperi lui rendit le service inapprécié de la flanquer hors du gouvernement.

Depuis le retour de Togliatti, le P.C. d'Italie lui aussi va à la dérive sans orientation politique aucune. Les jeunes fonctionnaires du parti sont toujours prêts à vous expliquer que « la situation a changé » depuis Lénine et les thèses des quatre premiers congrès de l'Internationale communiste. Actuellement, disent-ils, ce qui compte, ce sont les petits succès immédiats; voilà, nous semble-t-il, la traduction italienne — ou est-elle russe ? — du vieil adage bien connu : « Le mouvement est tout; le but n'est rien ». Pressés de s'expliquer, les vieux bonzes exposeront laborieusement leur « théorie » : actuellement, aucune révolution socialiste n'est possible dans la zone d'influence américaine. Il s'agit donc pour le parti communiste, non de conquérir le pouvoir, mais de garder autant de positions que possible jusqu'au jour où la lutte des classes, transportée dorénavant sur le plan de la lutte entre les peuples, sera décidée avec l'aide de l'armée russe. Il n'est pas difficile de voir dans cette « théorie » une rationalisation assez primitive de la pratique stalinienne qui consiste en effet à mettre hors de question la conquête du pouvoir et à limiter les efforts des partis communistes dans l'utilisation de la pression ouvrière pour obtenir de la bourgeoisie des avantages, sur le plan des relations internationales politiques et économiques, pour la caste bureaucratique russe.

La politique stalinienne en Italie a ainsi été d'une démagogie éhontée, qui n'a pu que profondément désorienter les masses laborieuses. On a promis la terre à la fois aux ouvriers agricoles et aux métayers ; on a promis plus de salaires aux ouvriers et plus de bénéfices aux patrons. On a promis les éco-

les aux instituteurs libre-penseurs et à l'Eglise. On a été d'abord pour la ratification immédiate du traité de paix, ensuite contre cette ratification, pour finir par s'abstenir au vote à la Constituante. Mais loin de « consolider » les positions du P.C., cet opportunisme vulgaire a fait perdre au parti lui-même position après position. Il se trouve aujourd'hui confronté avec une offensive générale anticommuniste de la part de la bourgeoisie qu'il ne peut arrêter ni par ses hommes dans l'appareil d'Etat, éliminés progressivement par la bourgeoisie, ni par sa puissance dans les partis — dissous de son propre avis — ni par une mobilisation ouvrière conséquente, — dont il craint à juste titre les répercussions révolutionnaires.

Devant cette situation, les membres et les dirigeants du parti sont également affolés. Le seul réflexe de défense des bureaucrates, c'est le recours à la vieille recette social-démocrate : « Il faut accélérer le recrutement... Il faut préparer la victoire aux élections... » Il est évident qu'au fond les dirigeants eux-mêmes sont inquiets et ignorent parfaitement ce qu'il y aura au bout de cette évolution. Leur seul espoir secret réside dans une apparition miraculeuse de l'armée russe qui les délivrerait du devoir de formuler tous les jours une « tactique » plus « maligne ». Quant aux militants de base, ils espèrent, secrètement eux aussi, qu'un jour partira quand même le signal de la révolution. Il se peut qu'en cela ils ne se trompent pas, mais ce signal ne viendra pas des dirigeants staliniens.

Le stalinisme italien possède incontestablement une liberté d'action plus grande que celle dont dispose le stalinisme français. Par la récente grève générale des métallurgistes, il a su incontestablement prévenir un large mouvement de débordement et maintenir, fût-ce moins solidement qu'avant, son contrôle sur les masses ouvrières avancées. Mais il est sûr, en même temps, que des milliers d'ouvriers d'avant-garde sont profondément écœurés par l'expérience de l'opportunisme stalinien, et cherchent une voie nouvelle. L'absence d'alternative révolutionnaire sérieuse à la politique stalinienne autre que la démagogie et le vide de la politique maximaliste sont la seule explication véritable de l'apparente cohésion du parti communiste, qui passe, en réalité, comme tous les autres partis par une crise de différenciation sérieuse.

### La faillite du sectarisme

Un véritable parti révolutionnaire fait aujourd'hui défaut en Italie. Un obstacle encore plus grand sur la voie de la construction de ce parti fut la présence en Italie d'une organisation qui

semblait représenter la véritable tradition bolchevique, l'organisation bordiguiste.

Les militants du parti bordiguiste constituent sans aucun doute des révo-